# Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **17 (1967)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.05.2024**

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

HISTOIRE DES RELIGIONS

J. DE VRIES : *La religion des Celtes*. Bibliothèque historique, collection « Les religions de l'humanité ». Traduit de l'allemand par L. Jospin. Paris, Payot, 1963, 276 p.

La renommée de la collection « Les religions de l'humanité » n'est plus à faire, et le présent volume est digne de ceux qui l'ont précédé. L'auteur, professeur à l'Université d'Utrecht, interprète la religion des Celtes essentiellement comme une religion indo-européenne, et il estime, à la suite de Georges Dumézil, que le « système indo-européen » est la projection dans le monde divin de la société humaine (G. Dumézil : *Les dieux des Indo-Européens*, Paris, 1952). Ayant en quelques pages situé les peuples celtes dans l'histoire, il consacre le gros de son ouvrage à la présentation du panthéon. Il étudie les divinités à tour de rôle, accumulant les sources — stèles, textes classiques, légendes — les soumettant à un examen rigoureux, formulant enfin en guise de tentative d'interprétation des conclusions d'une prudence extrême. Même prudence dans les chapitres consacrés aux fêtes, à la royauté sacrée et aux idées sur le royaume des morts. Dans l'ensemble, l'ouvrage se caractérise par une remarquable sobriété, qui souvent frise un scepticisme de bon aloi.

CARL-A. KELLER.

BERNHARD CASPER, KLAUS HEMMERLE, PETER HUENERMANN : *Besinnung auf das Heilige*. Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1966, 152 p.

C'est à leur maître, Bernhard Welte, que les auteurs dédient, munie de l'imprimatur, leur recherche collective sur la phénoménologie du sacré. La première moitié de l'ouvrage est constituée par l'étude de K. Hemmerle. Après avoir brièvement indiqué ce qu'il entend par phénoménologie, il montre tout d'abord que l'accès au sacré se découvre à la pensée dans cette forme particulière de la connaissance qui est reconnaissance. D'où découle que le sacré ne s'invente pas, mais se découvre soi-même, se révèle. Enfin, se révélant comme la source et la condition de la pensée, il ne saurait être réduit par elle à l'état d'objet. Il est le saisissant insaisissable et comme tel le salut. Tout cela est écrit dans une langue d'une densité et d'une précision incroyables, mais rarement sans doute l'allemand aura-t-il été traité de façon aussi arbitraire ! — Suit un essai, à peine moins difficile à lire, de B. Casper, qui, s'inspirant d'un poème de Hölderlin, saisit l'existence humaine sous les espèces du dialogue. Le langage est réponse qui naît de l'appel du sacré, comme pour Hemmerle la pensée est reconnaissance. Lorsqu'il n'est pas forme vide de sens, il est donc fondamentalement prière ou témoignage. — Le troisième texte est le plus bref et celui dont la forme est la moins inhumaine. P. Hünermann, étudiant la démarche de l'homme historien, y découvre comme les deux autres auteurs la conséquence de la saisie de l'homme par le sacré sous les espèces du temps. Le sacré est avènement, mais seul, dans le présent, le passé, l'événement, est saisissable pour l'homme. Ce passé est la trace de l'avènement insaisissable dont l'attente constitue notre présent. Ainsi la présence-absence du sacré, reconnue dans la passion du Christ, annoncée dans le témoignage de l'Eglise, appelée dans sa prière, ouvre l'histoire sainte sur l'histoire universelle, et celle-ci dans la perspective du sacré qui vient se découvrir.

PIERRE GANDER.

GUSTAV MENSCHING, WERNER KOHLER, ERNST BENZ, ANNEMARIE SCHIMMEL, ERNST LUDWIG DIETRICH, ELEONORE VON DUNGERN, CARL HENTZE : *Das grosse Gespräch der Religionen.* « Terra Nova », Veröffentlichungen der Keyserling-Gesellschaft für freie Philosophie, Band 2. München/Basel, Ernst Reinhardt Verlag, 1964, 169 p. et 17 planches hors texte.

Cette collection de travaux ne correspond pas tout à fait au titre sous lequel on la publie. En effet, tous les auteurs sont européens et il ne paraît pas qu'ils professent eux-mêmes les religions qu'ils nous présentent. Il s'agit donc plutôt de discours sur les religions que d'un dialogue entre les religions. La contribution de G. Mensching veut qualifier la situation du christianisme dans la confrontation mondiale des grandes religions. On admirera la confiance avec laquelle l'auteur accueille les signes promettant une compréhension et une collaboration toujours plus grandes de la part des religions non chrétiennes et l'humilité avec laquelle il voit combien le christianisme mérite de critiques. Son principal péché serait l'intransigeance, dont l'auteur impute la responsabilité surtout à K. Barth, un peu trop facilement à notre avis. Les autres contributions nous apportent une information sur divers sujets. W. Kohler réfléchit sur la question que nous posent des mouvements religieux surgis au Japon dans un proche passé. E. Benz fait une étude pénétrante de la méditation bouddhiste. A. Schimmel dresse un historique des rapports de l'islam et de l'hindouisme et E. L. Dietrich présente une collection de textes caractéristiques sur Jésus dans la tradition islamique. E. von Dungern nous offre une étude des mentalités orientale et occidentale comprises à la lumière des travaux de Keyserling et conclut dans le sens d'une nécessaire complémentarité. Une très intéressante recherche de C. Hentze, illustrée d'images remarquables, évoque le thème du héros ordonnateur du monde et de sa sécularisation dans le confucianisme. La plupart de ces travaux apportent une information originale de grande valeur même pour le lecteur le plus réticent à l'égard de la philosophie des religions au nom de laquelle ces textes ont été groupés.

PIERRE GANDER.

WINSTON L. KING : *A Thousand Lives Away.* Buddhism in Contemporary Burma. Oxford, Cassirer, 1964, 238 p.

L'auteur, qui est professeur d'histoire des religions à Vanderbilt University, commence par retracer l'itinéraire de ses recherches relatives au bouddhisme. Ayant étudié le bouddhisme à travers les interprétations qu'en offrent les grands orientalistes du début de ce siècle, il le concevait d'abord comme une expérience et une philosophie essentiellement raisonnables, comme une religion foncièrement honnête, réfractaire à toute sorte de superstition. Se rendant ensuite en Birmanie, il découvre à son grand étonnement une pratique religieuse qui le frappe comme étant aux antipodes de celle qu'il avait imaginée : culte des pagodes, vénération franchement superstitieuse bien que reconnue comme légitime, des esprits (nat). Essayant d'expliquer la coexistence pacifique de deux grandeurs inconciliables : la philosophie sublime et la superstition souvent grossière, il est amené à admettre l'existence d'une « troisième force » : une orthodoxie un peu figée qui considère les pratiques religieuses et morales sanctionnées par le fondateur du bouddhisme et consignées dans les « trois corbeilles » (Tipitaka) comme la vérité ultime et inaltérable. Ces phénomènes

le troublent et il finit par concevoir le système social du bouddhisme birmanien comme une sorte de ziggourat en forme de spirale : tous les éléments observés forment un tout cohérent à la base large et accueillante et au sommet vertigineux et accessible aux seuls initiés. A la base, l'auteur trouve le culte populaire des esprits ; remontant la spirale, il passe successivement par la religion des pagodes, l'orthodoxie scripturaire, l'ordre des moines, la méditation, pour arriver enfin au sommet, où il est en présence de l'expérience de la bouddhéité ou de Nibbana. — Outre l'interprétation de la structure socio-religieuse du bouddhisme birmanien, ce livre remarquable contient des chapitres fort intéressants sur la rencontre de la doctrine bouddhiste avec les sciences modernes, sur l'enseignement spécifique du bouddhisme birmanien, sur le sens du « bouddha » ou de la bouddhéité, et sur les techniques méditatives du bouddhisme birmanien. Afin de mieux comprendre ces dernières, l'auteur a participé à la vie communautaire d'un centre de retraites, où il s'est livré à la méditation sous la direction d'un guru. Le compte rendu de cette expérience, très sobre, est donné en appendice. Que l'auteur aborde les problèmes de la démythologisation dans lesquels le bouddhisme se débat autant que le christianisme, qu'il examine la différence entre la méditation bouddhique et l'expérience scientifique (pour les apologètes du bouddhisme, les deux ne font qu'un), ou qu'il analyse le culte du « bouddha » : il s'exprime toujours avec circonspection et avec précision. Un livre qu'on est heureux de posséder.

CARL-A. KELLER.

ETIENNE CORNELIS : *Valeurs chrétiennes des religions non chrétiennes.* Histoire du salut et histoire des religions. Christianisme et bouddhisme. Paris, Editions du Cerf, 1965, 229 p.

Il s'agit d'un recueil réunissant neuf études, dont six sont déjà parues entre 1961 et 1963. Comme l'indique le sous-titre, elles sont groupées en deux parties, l'une plus générale, l'autre consacrée plus particulièrement au bouddhisme. Dans la première partie, qui contient trois études, l'auteur s'applique à démontrer la valeur relative des religions non chrétiennes. « Chaque culture religieuse particulière devrait être à présent examinée dans son origine et son histoire, afin d'y découvrir l'action du Père, du Fils et de l'Esprit, afin d'y reconnaître aussi les cataclysmes spirituels nés du péché des hommes » (p. 74). Ce travail, qui en est encore à ses débuts, l'auteur ne cesse de le répéter, doit combiner les méthodes propres à la théologie, s'orientant essentiellement à l'histoire du salut, avec celles de la recherche phénoménologique. — La seconde partie, plus réussie, aborde le cas particulier du bouddhisme. L'auteur analyse les conditions d'une rencontre fructueuse du chrétien avec le bouddhisme, rencontre qui doit être caractérisée par une sorte de séduction exercée par le partenaire. Il insiste sur le fait qu'au point de vue phénoménologique le bouddhisme n'est ni une éthique, ni une mystique, ni une technique de yoga, mais l'expérience d'un « salut », c'est-à-dire d'une conscience vraiment libre qui se réalise au sein d'une existence reconnue comme douloureuse. Le bouddhisme est le point de départ privilégié d'une réflexion sur l'« homo religiosus » puisque, se profilant sur l'hindouisme foncièrement religieux, il constitue la « Krisis der Religion » : il oppose à la pratique religieuse une sorte de foi au Bouddha, mais au Bouddha en tant que vérité impersonnelle, non en tant qu'être divin. Si sur ce point le bouddhisme est proche du christianisme — les bouddhistes sont « sans doute les plus réalistes, les plus clairvoyants et les plus courageux des

Gentils » (p. 187) — il est néanmoins dépassé par celui-ci : le chrétien et le bouddhiste sont conscients du fait que le monde est souffrance, mais à l'encontre du bouddhiste, le chrétien ne fuit pas le monde, il essaie de « réaliser les espérances du monde à travers cette souffrance même » (p. 187). — Ce livre est très stimulant, mais il est entaché de quelques tares. L'auteur n'est pas toujours conséquent : à cinq lignes d'intervalle, il écrit Çankara et Shankara (p. 43) ; dans un passage truffé de termes pali, il s'amuse à glisser « nirvana » (au lieu de nibbana) (p. 59), et le mot sanscrit *duhkha* (au lieu de dukkha), à côté de pali anicca et anatta est proprement choquant (p. 178). Le texte cité à la page 32 n'est pas Rg-veda X 129, mais X 125. — Un lexique des termes techniques complète l'ouvrage.

CARL-A. KELLER.

SCIENCES BIBLIQUES

ALPHONSE MAILLOT et ANDRÉ LELIÈVRE : *Les Psaumes*. Traduction nouvelle et commentaire. Deuxième partie : Psaumes 51-100. Genève, Labor et Fides, 1966, 296 p.

Nous avons déjà signalé dans cette Revue (1964, p. 366) la parution de la première partie du commentaire des *Psaumes* par MM. Maillot et Lelièvre. Nous sommes heureux d'avoir la suite de leur travail. Dans l'impossibilité de recenser le détail de l'ouvrage, nous soulignerons uniquement quelques points. 1. Tout d'abord une Introduction, non au sens technique du terme, mais une présentation et une justification de la méthode utilisée. A ceux qui trouveraient leur texte trop difficile, les auteurs expliquent qu'ils ne peuvent simplifier à l'extrême sans tomber dans un certain infantilisme, et sans passer à côté de la saveur des Psaumes eux-mêmes. Ils donnent aussi les raisons pour lesquelles ils n'ont pas fait une explication christologique des Psaumes ; l'une d'entre elles est qu'« un commentaire n'est pas un recueil de sermons mais le matériel préparatoire » (p. 101). Mais il est bien entendu que Maillot et Lelièvre lisent leurs Psaumes en chrétiens, et qu'on le voit bien dans leur commentaire ! Ils ont raison de ne pas introduire dans des textes vétéro-testamentaires des notions qui n'appartiennent qu'au Nouveau Testament. Il y a une continuité, mais il y a aussi une rupture qu'ils savent marquer. — 2. Un excursus sur les « en-têtes » davidiques. Il ne s'agit que d'une hypothèse, un peu trop « théologique » selon nous, mais intéressante : l'attribution à David de quantité de Psaumes « ne paraît pas seulement provenir du fait que traditionnellement David était roi et *poète*. Mais aussi du fait qu'il reçut la fameuse promesse dont Israël vivra des siècles durant » (p. 28). Ainsi Israël, lié à Dieu dans son destin, revit dans les Psaumes le destin du roi en attendant un David-Messie. « Si bien qu'au Nouvel-An n'est pas fêtée la résurrection du Seigneur, ou sa victoire renouvelée sur les forces du chaos, mais la fidélité de Celui qui a appelé David et qui en fera venir un autre » (p. 29). — 3. Maillot et Lelièvre s'élèvent énergiquement contre toute conception d'une intronisation de Dieu et d'un renouvellement de sa royauté, idées introduites à tort par « ce trublion de S. Mowinckel » (!) (p. 260). Nos auteurs pensent que la royauté de Dieu a été sinon exprimée, du moins déjà vécue dès l'exode. Elle a continué d'être vivante durant toute l'histoire d'Israël, les rois de ce peuple n'étant normalement que des « vicaires » du Roi divin. L'Exil fut l'occasion d'une reprise de conscience de la royauté divine. Même si certains Psaumes appellent à l'aide un Dieu qui semble endormi, nous n'avons pas affaire ici à une situation qui rappellerait la « kénose » de Tammuz. Le

Seigneur n'a en fait jamais perdu sa couronne et donc n'a eu en aucune façon besoin d'être intronisé cycliquement. — On peut remercier MM. Maillot et Lelièvre pour un ouvrage aussi honnête que vivant et suggestif.

PHILIPPE REYMOND.

A. DEISSLER et M. DELCOR : *Les petits prophètes (Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie)*. Paris, Letouzey et Ané, 1964, VIII et 396 p. La sainte Bible, t. VIII, 2e partie.

Un exégète allemand et un exégète français se partagent le volume. M. A. Deissler, professeur d'Ancien Testament à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, interprète les livres de Michée, de Sophonie, d'Aggée et de Malachie. Ses commentaires séduisent par leur méthode : ils partent de la péricope, de l'unité littéraire originale, et ils comportent invariablement cinq démarches distinctes, toujours les mêmes : rétablissement du texte, remarques sur la forme de la péricope, explication du détail, authenticité et arrière-plan historique, message. Cette méthode a le grand mérite de conduire le lecteur à une véritable compréhension de chaque unité littéraire ; elle gagnerait encore par une mise en pages qui ferait mieux apparaître les articulations du texte commenté. — M. M. Delcor, professeur aux Facultés catholiques de Toulouse, qui s'est chargé de tous les autres livres, suit la méthode traditionnelle de l'explication continue du texte, verset par verset. L'accent est placé sur les problèmes de traduction, mais l'analyse du sens des différents termes n'est pas négligé pour autant. — Avec la plupart des critiques, A. Deissler admet dans le livre de Michée des textes qui datent d'une époque postérieure à celle du prophète (notamment 2 : 12-13 ; 4 : 1-3 ; 5 : 6-8 ; 7 : 8-20), et il décèle de nombreuses gloses dans Sophonie. Quant à Zacharie 9-14, texte particulièrement controversé, M. Delcor adopte les conclusions de P. Lamarche relatives à la composition symétrique (Zach. 9-14, structure littéraire et messianisme, Paris, 1961), et il attribue l'ensemble à un auteur unique écrivant après 312. — Le volume contient en outre la nécrologie d'Albert Clamer, deuxième directeur de la collection « La sainte Bible », décédé le 28 décembre 1963.

CARL-A. KELLER.

BEREND GEMSER : *Sprüche Salomos*. Handbuch zum Alten Testament, Erste Reihe 16. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1963, 116 p.

Le regretté professeur de Prétoria a fait du livre des Proverbes son champ de travail privilégié. Outre de nombreuses études sur des problèmes individuels, il lui a consacré plusieurs commentaires parus en 1929, 1931, 1937. Le présent commentaire est une édition profondément remaniée de celui de 1937. D'une concision exemplaire, il tient largement compte de la riche moisson de connaissances nouvelles acquises au cours des dernières années, notamment dans le domaine de la « sagesse » orientale en général, et de la structure de la pensée hébraïque en particulier. Depuis la parution des études fondamentales de P. Humbert sur « Les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël » (1929), et de W. Zimmerli sur « La structure de la sagesse vétérotestamentaire » (1933), nos connaissances ont été considérablement élargies et précisées, tant par la publication de textes égyptiens (Onkhshéshonqy) et sumériens (des

centaines de proverbes) que par l'analyse plus poussée des données bibliques et de la place qu'elles occupent dans l'ensemble de la civilisation hébraïque. La valeur du commentaire réside dans les références constantes aux textes extra-israélites et aux parallèles vétérotestamentaires. En revanche, il est permis de se demander si l'auteur a toujours atteint le maximum de pénétration dans l'explication des sentences individuelles. — L'auteur est d'avis que malgré les apparences qui à l'occasion font penser à une morale purement utilitaire, l'enseignement des Proverbes met l'accent en premier lieu sur la nécessité de posséder et de pratiquer la sagesse, parce qu'elle est elle-même le *summum bonum*. En outre, le livre met en évidence les idées de la « crainte de Dieu » et de la « justice » (cf. le présent commentaire, p. 11). — Quant à la composition du livre des Proverbes et sa date, l'auteur ne modifie guère ses vues, qui sont celles de la plupart des exégètes.

CARL-A. KELLER.

## JOSEPHUS : *Jewish Antiquities*. Books XVII-XX, vol. IX. Translated by L. H. Feldman. (Loeb Classical Library.) London, Heinemann, Cambridge, Mass. Harvard, 1965, 813 p.

Avec ce neuvième volume s'achève la publication intégrale des œuvres de Josèphe par MM. Thackeray, Marcus, Wikgren et Feldman. Comme pour les précédentes livraisons, le texte grec est celui de l'édition de Niese *(editio maior)* « substantially, but with a number of changes suggested by other scholars » (p. IX), ce dont on peut se persuader en consultant l'appareil critique. L'éditeur de ce volume avait publié en 1962 une bibliographie critique : *Scholarship on Philo and Josephus, 1937-1962*. En plus des notes de critique textuelle, l'appareil présente de très nombreuses remarques historiques, archéologiques et philologiques. Lorsque la traduction est contestée, d'autres propositions sont signalées en note. Dix-neuf appendices, l'arbre généalogique de la famille d'Hérode avec les références à l'œuvre de Josèphe pour chaque personnage, trois cartes et, surtout, un Index général et analytique des noms propres et des sujets, portant sur toutes les œuvres de Josèphe, font de ce volume un instrument de travail inégalé.

PIERRE BONNARD.

## *Grande Lessico del Nuovo Testamento*, II. Brescia, Paideia, 1966, 1580 colonnes.

Le deuxième volume relié du *Grande Lessico del Nuovo Testamento*, traduction italienne du *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, vient de paraître, suivant de peu le tome I, ce qui est fort réjouissant. — Si le premier volume, paru en 1965, était entièrement consacré à la lettre α, le deuxième volume nous apporte la traduction des lettres β, γ, δ. — Parmi les concepts analysés, quelques-uns sont d'une grande importance : βαπτίζω, ἡ βασιλεία, ὁ γάμος, γινώσκω, ἡ γραφή, διακονέω, ἡ δίκη... — Cette fois-ci encore, je me dois de relever la grande compétence et la parfaite correction des traducteurs (Giovanni Torti, Maria Bellincioni, Omero Soffritti et Colao Pellizzari) qui ont su, sans les trahir, traduire les maîtres de la théologie allemande, tels Hauck, Jeremias, Oepke, Quell, von Rad, K. L. Schmidt. — Les vérifications de traduction auxquelles j'ai procédé m'ont montré l'excellence du travail accompli. — Certes, un profond connaisseur du catholicisme, le professeur Vittorio Subilia,

de la Faculté de théologie de Rome, a relevé dans la revue *Protestantesimo* (2/1966) quelques exemples de traduction dénotant une certaine nuance catholicisante de la pensée des auteurs du *TWB*, notamment dans les articles « baptême » et « royaume de Dieu », mais il ajoute aussi que les points critiquables sont de peu d'importance en rapport aux éléments positifs : des trésors d'information théologique et biblique sont désormais à la disposition des lecteurs de langue italienne. — Relevons encore qu'à la qualité de la traduction s'ajoutent la netteté et la clarté de la disposition typographique de l'ouvrage, ainsi qu'une reliure très agréable à l'œil ; notons enfin un élément qui ne saurait laisser indifférents les futurs acquéreurs, le prix de ce volume de 800 pages environ est tout à fait abordable.

CLETO ROSETTI.

ALBERT SCHWEITZER : *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*. Munich et Hambourg, 1966, 651 p. en 2 vol. (Siebenstern-Taschenbuch).

On sait que cette œuvre maîtresse d'Albert Schweitzer a connu trois éditions du vivant de son auteur (1906, 1913 et 1950). Sa réédition dans une collection à très grand tirage sera un bienfait pour les nouvelles générations qui, aujourd'hui, reposent la question du « Jésus historique ». Puissent-elles, dans cette quête périlleuse, éviter les impasses si bien signalées par A. Schweitzer ! — C'est précisément à un représentant de cette nouvelle « vague » qu'on a demandé de présenter l'œuvre de Schweitzer, James M. Robinson. Sa préface constitue un des attraits de cette réédition. Après avoir admirablement caractérisé les trois alternatives qui dominaient la recherche de Schweitzer au sujet de la vie de Jésus (solutions historique ou supranaturaliste, synoptique ou johannique, eschatologique ou non eschatologique), J. M. Robinson situe l'école de l'Eschatologie conséquente au sein des orientations récentes issues des positions de Barth et de Bultmann.

PIERRE BONNARD.

BIRGER GERHARDSSON : *The Testing of God's Son*. Lund, Gleerup, 1966, 83 p.

Le récit de la tentation de Jésus (Mat. 4 : 1-11 par.) ne cesse de fasciner les exégètes. Après les études de Fascher (1949), de Köppen (1961) et de Steiner (1962), voici la première moitié de celle d'un spécialiste de la littérature rabbinique du temps de Jésus. Une excellente introduction est consacrée au genre littéraire du *midrash* juif et de son usage technique de l'Ancien Testament. Le chapitre 1 étudie l'idée de Fils de Dieu dans le judaïsme intertestamentaire. Le chapitre 2 celle de « tentation » ou d'épreuve dans le même milieu. Puis les trois récits des tentations de Jésus par le diable sont minutieusement analysés. L'auteur montre ensuite que le texte tout entier, qui forme une unité littéraire et thématique remarquable, doit être considéré comme un commentaire midrashique de Deut. 6 : 5, dont l'utilisation par Matthieu est rapprochée des commentaires rabbiniques du même temps. En conclusion, et avant même de nous apporter la suite de son étude, l'auteur nous présente le narrateur matthéen comme un ancien scribe d'obédience pharisienne et remarque que le christianisme naissant doit avoir compté dans ses rangs « plus d'un ancien pharisien du niveau de Paul » (p. 80). On est impatient de voir l'auteur situer le récit matthéen par rapport à ceux de Marc et de Luc, et développer sa conception de l'histoire littéraire des évangiles synoptiques.

PIERRE BONNARD.

J. JEREMIAS : *Le message central du Nouveau Testament.* Paris, Editions du Cerf, 1966, 126 p.

On trouvera dans ce petit livre cinq articles d'excellente vulgarisation publiés ces dernières années dans diverses revues allemandes ou anglaises, par le professeur Jeremias (Gœttingue). Il est piquant de voir à quel point les travaux de M. Jeremias sont appréciés aujourd'hui par nos amis catholiques. La préface significative du P. Refoulé nous dit la raison de ce fait : par sa connaissance hors pair du milieu juif de Jésus, comme spécialiste de l'araméen, M. Jeremias entend montrer la continuité fondamentale entre la personne historique de Jésus et la prédication christologique des premiers théologiens (Paul, épître aux Hébreux, Jean). Il le fait ici en mettant à jour les racines, dans la vie de Jésus lui-même, des grandes affirmations néotestamentaires sur la prière filiale (Abba), sur la mort sacrificielle de Jésus, sur la justification par la foi, sur le Logos révélateur dans le prologue johannique. Si la démonstration n'est pas toujours convaincante, elle est toujours originale, impressionnante par ses assises philologiques et historiques. Un dernier chapitre est consacré aux découvertes de Qumrân. Puissent les lecteurs catholiques découvrir en M. Jeremias, non seulement un adversaire de la critique outrancière post-bultmannienne, mais l'interprète strictement « luthérien » qu'il entend être et demeurer de la pensée biblique : « A toutes les tentatives d'hommes pour réaliser la société des saints, Dieu oppose un NON radical » (p. 119) !

PIERRE BONNARD.

HISTOIRE DE L'EGLISE ET DE LA PENSÉE CHRÉTIENNES

BERNARD MONTAGNES, O.P. : *La doctrine de l'analogie de l'être d'après saint Thomas d'Aquin.* Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1963, 212 p. Philosophes médiévaux, VI.

Certains historiens interprètent la philosophie de saint Thomas comme un démarquage de celle d'Aristote ; d'autres y décèlent de fortes influences néo-platoniciennes. Le P. Montagnes cherche à en dégager, à la suite de Geiger et de Fabro, l'originalité, en examinant les modifications que le docteur angélique a fait subir à la notion d'analogie et à son exercice. A la différence des commentateurs modernes qui se sont inspirés de Cajetan ou de Suarez et ont étudié l'analogie surtout du point de vue sémantico-logique, le P. Montagnes l'examine dans son contexte historique et métaphysique. Pour respecter la transcendance de Dieu et pour éviter l'agnosticisme, il faut recourir à l'analogie qui se situe à égale distance de l'univocité et de l'équivocité. Elle seule permet de poser et de résoudre d'une manière équilibrée le problème de l'unité et de la diversité de l'être. A Aristote, saint Thomas emprunte la doctrine du premier analogué, à Platon celle de la participation ; mais il corrige l'un et l'autre, pour tenir compte de la doctrine de la création, de la causalité divine exemplaire, formelle et efficiente, de l'Imago Dei. Ainsi la doctrine de l'analogie dans son stade ultime (celui des *Sommes*) se fonde sur une théologie (Dieu est l'être par essence, sans composition, qui ne participe de rien) et sur une anthropologie (l'homme est composé de l'acte reçu et de la puissance réceptrice). Elle insiste plus sur l'analogie transcendantale que sur l'analogie prédicamentale (les attributs conviennent à l'homme *per participationem*, là où ils conviennent à Dieu *per essentiam*, en vertu de la dépendance et de la finitude de l'homme) ; elle souligne le parallélisme entre les degrés d'être et les degrés de perfection en fonction de la causalité efficiente de Dieu, le créé étant le premier analogué par excellence. Cette

remarquable mise au point historico-critique et doctrinale permet à l'auteur de montrer en quoi Cajetan et ses modernes admirateurs s'éloignent de saint Thomas et font œuvre originale en majorant l'analogie de proportionalité au dépens de l'analogie d'attribution ; l'opposition à l'univocité scotiste explique ce changement comme le passage d'une métaphysique des degrés d'être à une métaphysique de l'idée d'être, d'une philosophie du réel à une philosophie des concepts. Inutile d'épiloguer sur l'importance de cet ouvrage technique pour une meilleure compréhension de l'Aquinate et de l'analogie, si accusée à tort par les théologiens réformés de tous les méfaits de la théologie naturelle, alors qu'elle est dirigée contre toutes les formes de naturalisme : le panthéisme, le rationalisme et l'agnosticisme. Espérons que le bel ouvrage du P. Montagnes dissipera de tels contresens.

GABRIEL WIDMER.

ALBERT GREINER : *Martin Luther ou l'hymne à la grâce.* Paris, Plon, 1966, 191 p.

Ce petit ouvrage paraît dans une collection dont le but est de retracer le « psycho-portrait » des hommes qui, sans appartenir nécessairement à la chrétienté, se caractérisent cependant par leur recherche de l'Absolu. En quatre chapitres, l'auteur dresse un portrait aussi précis que nuancé de la personne du Réformateur. Le chapitre I *(Face au Père)* traite de l'enfance et de l'adolescence spirituelles de Luther, jusqu'à son entrée au couvent. Le chapitre II *(Face à Dieu)* nous fait pénétrer dans les luttes intérieures dont le couvent fut le lieu. Le chapitre III *(Face aux événements et aux hommes)* montre le Luther des années de lutte extérieure et éclaire, de façon intéressante, les mobiles souvent si déconcertants de son action réformatrice. Le chapitre IV *(Face à lui-même)* renferme une excellente description psychologique du Luther de l'âge mûr. De très nombreuses citations de Luther corroborent et éclairent les affirmations de l'auteur. L'ouvrage est complété par une analyse graphologique, différentes opinions sur Luther, une esquisse biographique et une brève bibliographie à l'usage du lecteur de langue française. D'accès aisé, mais solidement documenté, le livre d'A. Greiner contribuera certainement à faire mieux connaître Luther du public cultivé.

GEORGES BESSE.

JEAN CALVIN : *Deux Congrégations et Exposition du catéchisme.* Introduction et notes par Rodolphe Peter. Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 49 p.

Reflet de la « Prophétie » zurichoise, la congrégation se tenait tous les vendredis, à sept heures, en l'Auditoire. Elle était fréquentée par une soixantaine de personnes. On y trouvait les pasteurs du territoire genevois et environ trois fois autant de laïcs venus là pour s'instruire. Les pasteurs à tour de rôle expliquaient l'Ecriture, voire exceptionnellement un dogme théologique. La congrégation commençait par une prière d'illumination. Après l'exposé, les pasteurs et parfois même les autres assistants présentaient leurs réflexions et leurs objections. Une prière adaptée à l'étude clôturait la congrégation. Puis la Compagnie des pasteurs entrait en séance, au cours de laquelle on réglait les questions disciplinaires et doctrinales. — Parmi ces congrégations, plusieurs sont restées célèbres, notamment celle où Castellion critiqua sévèrement les pasteurs genevois, les accusant d'être des persécuteurs débauchés et intolérants, et celle où

Bolsec, ayant attaqué avec violence l'interprétation prédestinatienne que le pasteur Jean de Saint-André donnait de Jean 8 : 47, Calvin lui répondit point par point, l'espace d'une heure entière, achevant sa répartie en disant : « Et plût à Dieu que celui qui a ici voulu alléguer saint Augustin en eût vu à bon escient quelque chose plus que la couverture. » (O.C. VIII, 152.) — Deux de ces études bibliques faites par Calvin ont été éditées dans cette publication. Elles traitent de Gal. 2 : 11-15 et 15-21. On les croyait perdues, mais la patience de M. Peter a permis d'en retrouver deux exemplaires, l'un de 1563, et l'autre, qui est une réédition du premier exemplaire, de 1564. Calvin a expliqué trois fois l'épître aux Galates : dans ses prédications, dans son commentaire et dans les congrégations. Les trois genres d'interprétation ont pour fondement commun une solide exégèse du texte. Celle-ci se présente cependant de façon plus analytique dans le commentaire et plus parénétique dans les sermons, alors qu'elle est plus thématique dans les congrégations. C'est ainsi que la première que nous lisons dans cette publication traite de la primauté de Pierre et de la valeur de la Loi ; la seconde, de la justification et de la vie en Christ. Nous avons là un précieux exemple de l'interprétation biblique de Calvin qui nous permet de mieux connaître les étapes que franchissait sa pensée pour actualiser l'Ecriture. — Calvin attacha une grande importance au catéchisme tout d'abord pour la formation des enfants, et ensuite, comme confession de foi. Mais il faut reconnaître que le niveau des enseignants n'était pas toujours brillant. Et que pouvait-on exiger des enfants si les maîtres n'arrivaient pas bien à communiquer la matière ? C'est à la suite de soucis de ce genre que Calvin, peut-être sur demande des pasteurs, a dû commenter son propre catéchisme. Si cette « Exposition du 43e dimanche » relative à la dernière requête de l'Oraison dominicale que M. Peter réédite dans cette publication, fut retenue pour l'impression plutôt que telle autre, c'est qu'elle traite le délicat problème du mal. Pour Calvin, Dieu est la cause de tout. Rien n'est en dehors de sa volonté, pas même le mal. Mais il n'en est pas pour autant l'auteur du mal. Le mal est bien contraire à la volonté de Dieu, mais il n'existe pas sans ni en dehors de sa volonté. Il faut reconnaître que, malgré son remarquable commentaire, Calvin exige de l'enfant une maturité d'esprit et une culture théologique qui le dépassent, et l'adaptation d'un tel manuel pour les jeunes est très malaisée. Ceci n'ôte rien à la valeur de confession de foi du catéchisme qui va droit au cœur des problèmes et explique la doctrine chrétienne avec précision, ce qui faisait dire à Barth, en 1923, que, si l'entente devait se faire entre réformés sur l'acceptation de quelqu'une des vieilles normes confessionnelles, c'est le catéchisme de Calvin qui devrait servir de centre de ralliement. (Karl Barth : *Reformierte Lehre, ihr Wesen und ihre Aufgabe*. Vortrag für die Hauptversammlung des reformierten Bundes in Emden. September 1923.)

OLIVIER FATIO.

## *Correspondance de Théodore de Bèze*, recueillie par Hippolyte Aubert, publiée par H. Meylan et A. Dufour. Tome IV (1562-1563). Genève, Librairie Droz, 1965, 315 p.

Voilà paru le quatrième volume de cette œuvre monumentale commencée il y a déjà six ans. Monumentale n'est pas trop dire quand on sait que ses éditeurs prévoient la publication d'une quarantaine de tomes pour rendre compte de l'ensemble de l'œuvre épistolaire de Théodore de Bèze. C'est là une œuvre de longue haleine, nous espérons vivement que la qualité atteinte par les quatre

volumes parus ne cédera en rien le pas à la quantité annoncée. Jamais nous ne dirons assez notre reconnaissance face à la bienfacture et au caractère scientifique de ces ouvrages, et sur ce point ce quatrième tome ne nous a pas déçus. Il présente la correspondance de 1562-1563, période pendant laquelle le réformateur est à la fois le conseiller-aumônier du parti des Condé engagé dans la première des guerres de religion, et à la fois le théologien de Genève en relation avec l'Europe tout entière. Au travers de ces lettres et grâce aux notes très complètes qui les accompagnent, nous pourrions faire une véritable re-lecture de l'histoire de cette période. Nous pourrions notamment reconsidérer la position des réformés face au concile de Trente et découvrir le rôle important joué par Bullinger qui sans cesse informe Bèze de ce qui se passe au concile. Notons à ce propos que dans les pièces annexes aurait pu figurer un compte rendu de l'activité du concile pendant cette période, et ce d'une façon plus détaillée que les quelques notes qui s'y rapportent. L'intérêt que suscite la lecture de la correspondance de Bèze est tel qu'il justifie de lui-même sa publication. Nous ne pouvons que souhaiter qu'elle permette une meilleure compréhension de la fin du XVI^e siècle et qu'elle soit à la base d'un renouveau des études sur Théodore de Bèze.

O. LABARTHE.

JAQUES COURVOISIER : *Zwingli, théologien réformé.* Cahiers théologiques n° 53. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1965, 101 p.

La matière de ce 53^e Cahier théologique est constituée par une série de conférences données au « Theological Seminary » de Princeton (U.S.A.), dans le cadre des « Annie Kinkead Warfield Lectures », en 1961. Sa lecture est particulièrement à conseiller à tous ceux qui, n'ayant jamais rien lu de ou sur Zwingli, n'en sont que plus exposés à émettre à son sujet des jugements préconçus. Mais était-ce une raison suffisante pour introduire ce cahier par une esquisse biographique qui, en moins de vingt pages, ne pouvait que dire à la fois trop et trop peu ? Cette introduction passée, le professeur Courvoisier nous donne en revanche une excellente étude de la pensée théologique du réformateur zurichois, à partir de cinq points d'approche différents : les deux premiers chapitres (la Parole de Dieu et l'axe christologique) sont particulièrement importants, en ce qu'ils font apparaître Zwingli comme un théologien authentiquement réformé. Les autres chapitres présentent successivement la conception zwinglienne de l'Eglise, des sacrements (décrits avant tout comme engagements) et des rapports de l'Eglise et de l'Etat.

GEORGES BESSE.

PIERRE FRAENKEL : *Einigungsbestrebungen in der Reformationszeit. Zwei Wege — zwei Motive.* Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1965, 70 p.

Peut-être justement parce que l'objectif d'une monographie telle que celle-ci reste très limité, elle projette un rai de lumière vraiment révélateur sur deux colloques religieux entre évangéliques et catholiques d'Allemagne : Leipzig (1539) et Worms (1540-1541). Avec une rigueur et une sûreté d'information remarquables, P. Fraenkel met en évidence, dans chacun de ces colloques, la

méthode qui a orienté les débats et en a fait à la fois le succès et l'échec relatifs : à Leipzig, refus délibéré par Witzel et Bucer d'une confrontation théologique et recherche d'une unité sur la base de la *pratique* ecclésiastique des premiers siècles ; à Worms, au contraire, enracinement du débat Eck-Mélanchthon en plein dans les problèmes fondamentaux de la théologie et controverse étonnamment positive sur l'interprétation respective de l'Ecriture et des Pères.

GEORGES BESSE.

FRANÇOIS GAQUÈRE : *Le dialogue irénique Bossuet-Leibniz. La réunion des Eglises en échec (1691-1702).* Paris, Beauchesne, 1966, 262 p.

Dans le climat d'œcuménisme qui est le nôtre aujourd'hui, il est naturel qu'on se penche de nouveau sur le dialogue irénique Bossuet-Leibniz. On ne trouvera pas ici un ouvrage d'érudition. Il s'agit plutôt de s'adresser aux chrétiens qui réfléchissent aux problèmes de la réunion des Eglises et cherchent pour leur instruction spirituelle et pratique à comprendre les thèses en présence et à pénétrer les raisons d'un échec. On sait en effet que les conversations iréniques entre Bossuet et Leibniz, qui eurent lieu entre 1691 et 1695, puis entre 1699 et 1702, ne donnèrent aucun résultat. Cet ouvrage présente les principales pièces du dossier en les accompagnant d'un commentaire où abondent, sans références précises, les citations d'auteurs anciens ou modernes.

FERNAND BRUNNER.

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

EMILIO ESTIÚ : *De la vida a la existencia en la filosofía contemporánea.* La Plata, Universidad Nacional, 1964, 179 p.

Cet ouvrage se compose de sept chapitres relativement indépendants les uns des autres, mais qui donnent cependant une idée remarquablement claire et complète de la pensée actuelle, tant dans sa formation et sa relation avec les autres formes de philosophie que dans ses multiples nuances, ses orientations diverses. Si le terme n'était pas péjoratif dans notre langage, nous dirions qu'il s'agit d'un livre de vulgarisation ; entendons-nous : M. Estiú se refuse à utiliser le vocabulaire de chapelle, ou du moins à n'utiliser que lui en s'y complaisant. Ecoutons-le expliquer Sartre : « Seul le pour-soi — dit Sartre — peut être déterminé en son être par un être qui n'est pas », c'est-à-dire que seul l'homme — le pour-soi — se réalise, donc détermine son être, par la possibilité — par ce qui n'est pas. — Ainsi, les auteurs les plus difficiles sont traduits en un langage dont certains diront qu'il les trahit, mais dont il faut reconnaître la clarté, la rigueur, en plus de l'accessibilité. Nous ne connaissons pas assez tous les auteurs analysés pour affirmer qu'il n'y a jamais déformation par simplification, mais nous n'avons rien remarqué de tel et avons au contraire beaucoup apprécié cette tentative d'humaniser un langage et la pensée qui lui correspond.

J.-P. BOREL.

FR. VINDING KRUSE : *Erkenntnis und Wertung. Das Grundproblem der Erkenntnis und der Ethik.* Berlin, Walter de Gruyter, 1960, 596 p.

Cet ouvrage a paru en danois à Copenhague en 1942. Sa deuxième édition date de 1952. Il a vu le jour en anglais en 1949, sous le titre : *The foundation of human thought.* Il s'agit donc ici d'une traduction allemande postérieure de

vingt ans à l'original. Mais le livre n'a pas perdu son intérêt : il s'agit de savoir si les valeurs éthiques, juridiques, etc., peuvent recevoir un fondement scientifique. Cette question est imposée par le désordre et le désarroi qui règnent à notre époque. Entre l'autoritarisme et le relativisme moral, il doit y avoir un autre chemin, celui d'une recherche strictement scientifique. Déjà Socrate unissait la science et la morale et bien d'autres penseurs l'ont imité, mais l'auteur n'est pas satisfait de leurs efforts. Il veut qu'on réponde d'abord à la question : qu'est-ce que connaître ? Il fait une large critique des théories de la connaissance proposées avant lui et conclut de la manière suivante : il faut contrôler la sensation à l'aide de tous les autres facteurs de la connaissance et non pas critiquer tous les facteurs de la connaissance au nom d'un seul d'entre eux. Il distingue ensuite les sciences descriptives ou théoriques et les sciences pratiques ou appliquées. Comme la médecine et les techniques, l'éthique et le droit sont à ranger, selon lui, parmi les sciences appliquées. En effet, comme la médecine vise la guérison des maladies, l'éthique et le droit tendent vers la cessation de la souffrance dans l'individu et la société. Or, dans le cas des sciences pratiques, seule l'expérience nous enseigne ce qui réussit. La morale et le droit doivent donc avoir recours à l'expérience des hommes depuis le début de l'histoire. Elle nous apprend que la recherche exclusive des plaisirs matériels engendre l'insatisfaction et la haine. Rejetant à la fois le négativisme moral et la foi morale, l'auteur cherche à fonder scientifiquement sur l'expérience une morale spiritualiste.

FERNAND BRUNNER.

Archivio di Filosofia : *Logica e Analisi*, scritti di : FILIASI CARCANO, SOMENZI, AGAZZI, BARONE, PERELMAN, PACI, EGIDI, PIRO. Padova, CEDAM, 1966, 162 p.

Le premier numéro, année 1966, de l'active revue dirigée par Enrico Castelli, de Rome, a pour thème : « Logique et analyse ». Il est constitué par des écrits, tous intéressants, que je ne peux, à regret, qu'énumérer ici. Le texte introductif de P. Filiasi Carcano s'intitule : « Développement historique et psychanalyse de la logique ». Les étapes de la transformation de la logique depuis celle d'Aristote à la logique symbolique sont très bien exposées selon un critère d'ordre philosophique qui explique le passage d'une logique formelle à ancrage ontologique, à la critique de celle-ci qui s'organisa dès le scepticisme grec pour devenir radicale avec le nominalisme et, plus tard, avec l'empirisme anglais ; la logique traditionnelle est bouleversée par Kant et la logique transcendantale qui n'est pas sans analogie avec la généalogie de la logique chez Husserl. L'auteur termine son exposé par des considérations psychanalytiques sur le « développement individuel et l'évolution historique de la logique », qui ont plus, d'ailleurs, pour objet, le logisticien que sa recherche ; elles ne manquent ni de pertinence, ni de piquant ! Un article sur le théorème de Gödel et ses conséquences, deux études d'orientation bien différente sur l'œuvre de Carnap, l'une due à Fr. Barone et l'autre à E. Paci, des remarques suggestives de C. Perelman sur la rationalité des jugements de décision composent ce numéro.

ERIC MERLOTTI.

PIETRO PRINI : *Umanesimo programmatico*. Roma, Armando Editore, 1965, 219 p.

L'auteur, professeur d'histoire de la philosophie à Rome, réunit dans ce volume quelques essais rédigés au gré d'occasions diverses et dont les thèmes

révèlent un intérêt pénétrant pour un grand nombre de domaines de la réalité humaine inlassablement étudiés par des savants et des philosophes venus d'horizons souvent très différents. L'atmosphère de l'ouvrage est en harmonie avec l'une des tâches essentielles assignées à la philosophie par un historicisme bien compris : être la conscience du temps que nous vivons. D'où de captivants chapitres sur des problèmes fort actuels : travail, société, langage, concept de l'histoire, histoire et eschatologie. Les références témoignent de la culture très vaste de l'auteur et ouvrent au lecteur des orientations de réflexions ultérieures très importantes. Je comprends moins bien vers quelle synthèse d'ordre philosophique déboucheront ces problèmes ainsi révélés et exprimés. Et cela me paraît priver de clarté certaines affirmations et de force certains refus.

ERIC MERLOTTI.

## MICHELE FEDERICO SCIACCA : *La liberta e il tempo*. Milan, Marzorati, 1965, 343 p.

Chacun connaît les ouvrages de M. Sciacca traduits en français : *Le problème de Dieu dans la philosophie contemporaine* (Paris, Aubier, 1950), *La philosophie italienne contemporaine* (Paris-Lyon, Vitte, 1950), *L'intériorité objective* (Paris-Lyon, Vitte, et Milan, Fratelli Bocca, 1951), *L'existence de Dieu* (Paris, Aubier, 1951), mais ceux qui possèdent suffisamment d'italien pour avoir accès à l'original savent que ce volume est le vingt-deuxième ouvrage que nous devons à M. Sciacca : la majorité de ces ouvrages sont consacrés à la méditation métaphysique. Cette nouvelle étude porte sur *La liberté et le temps*. L'auteur y recherche moins les modalités psychiques de la liberté et du temps que leur fondement métaphysique. Dans son itinéraire spirituel, M. Sciacca se sent particulièrement proche de saint Augustin, saint Thomas, Pascal et Rosmini. — Dans le cadre imparti à ce compte rendu, il nous est impossible de noter même les principales étapes de l'itinéraire spirituel de M. Sciacca. Mais voici quelques-uns des thèmes qui nous ont paru particulièrement importants : liberté et temps sont indissolublement liés ; ils sont tous deux des dons de Dieu. — Il y a deux types de libertés : l'une est la liberté d'option *(scelta)*, l'autre la liberté d'élection, d'amour *(elezione)*. — Il arrive que, dans la liberté d'option, l'on soit contraint à opter entre deux maux ; on s'abstiendra des deux mais il n'y aura pas eu un acte totalement libre puisque notre liberté n'aura pu se manifester que négativement. En revanche, la liberté d'élection est l'exercice intérieur de la liberté non contrainte à opter entre deux actes dont aucun n'est librement voulu. L'être humain actualise sa liberté dans la mesure où il est ce qu'il veut être et réalise son être intérieur (p. 99). — De même les différents temps qu'analyse l'auteur peuvent se ramener à deux types de temps : « Chaque homme reçoit la totalité de son temps des mains de Dieu au moment où il est créé, *celui* de la vie ou intervalle entre la naissance et la mort — le chemin de sa volonté qui, suivant son exigence ontologique, tend vers l'Etre et traverse le mouvement de la liberté — et *l'autre* qui est celui de l'existence, abîme entre Dieu et le je que seul Dieu peut combler ou non, éternité de vie ou de mort » (p. 114). — Paradoxalement, pour un logicien, mon temps total est fini et infini : fini puisque créé par Dieu et infini puisqu'une fois créée mon âme est éternelle. — Le temps de la vie mondaine va du passé vers un futur inconnu, mais dans le temps d'élection le futur

lui-même est ressouvenir, il est mémoire du temps originel, antérieur au péché du premier Adam et mémoire de Dieu : ce souvenir ontologique est un don de la grâce pour qui s'y est offert. — L'instant est contemporanéité de tout mon temps personnel (y compris l'infinité du temps futur) et de ses deux moments, celui de l'histoire et celui de l'historicité, de la création et de la chute, de l'incarnation, de la crucifixion et de la résurrection. L'instant est l'irruption de l'éternité dans le temps du je : l'instant est la reconquête, par don divin, du temps originel d'Adam, avant le péché. Ajoutons que M. Sciacca est de ceux qui considèrent l'argument ontologique comme valable. — On ne lit pas sans émotion, dans la préface de M. Sciacca, qu'il a écrit son ouvrage dans « l'esprit d'un Père de l'Eglise d'aujourd'hui », car « plus le temps passe, plus il est convaincu de la contemporanéité permanente du christianisme. »

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

## CHARLES BAUDOUIN : *Découverte de la Personne.* Neuchâtel, Messeiller, 2e éd. augmentée, 1957, 216 p.

Etes-vous de ceux qui désirent porter un regard philosophique sur l'existence humaine sans perdre contact avec les réalités « existentielles » de l'être humain ? Préférez-vous, à une spéculation abstraite et plus ou moins « schizoïde », une réflexion fondée sur la connaissance du cœur de l'homme ? La lecture de ce livre écrit par un homme riche d'expérience vous apportera alors la nourriture qui vous convient. Je dis à dessein *nourriture* : car *Découverte de la Personne* est au nombre de ces livres — trop rares — qui sont véritablement aptes à *nourrir* la réflexion du lecteur. Vous y trouverez non seulement une analyse lucide du personnalisme, mais des pages de première valeur sur la vocation, sur la « confrontation avec l'Ombre », sur la sublimation, sur la quête de l'unité, et même sur « la sensation, fonction spirituelle ». Pour le « gradualisme » de Charles Baudouin, la métaphysique est le dernier terme de la série qui va de la physique à la biologie, de la biologie à la psychologie ; et chaque domaine doit susciter sa méthode propre, créer son espace et ses lois. Ainsi se trouve résolu le divorce entre science et métaphysique. Et ce personnalisme-là, tout en se fondant sur une connaissance intime de l'homme concret, demeure ouvert sur une méditation ultérieure, d'ordre métaphysique ou religieux. « L'expérience intime du sacré, conclut Charles Baudouin, nous a paru tout près de coïncider avec la découverte de la Personne. »

CHRISTOPHE BARONI.

## AUREL DAVID : *La cybernétique et l'humain.* Paris, Gallimard, 1965, 192 p. Collection Idées.

Livre alerte et facile à lire, non exempt de répétitions, dans lequel l'auteur dit sa foi dans la cybernétique et sa connaissance des limites de cette science. Riche de toutes sortes de vues d'avant-garde, l'ouvrage est dominé par la distinction du travail asservi à un but et de la détermination du but. Le travail asservi n'est pas humain. Quel qu'il soit, il pourra être confié à une machine, s'il ne l'est pas déjà. « Le postulat, formulé ou non de la Cybernétique est que toute réflexion asservie ne comporte rien d'humain » (p. 50). « Pour tout ce qui concerne le but (et pourvu que ce soit un véritable but et non une étape vers

un but plus lointain) l'homme est seul. La machine n'y peut strictement rien. Mais pour tout ce qui concerne la pensée asservie au but déjà fixé, la machine est meilleure, mieux informée, plus capable » (p. 67). Ce principe permet d'instituer une critique de la notion d'humain. La vie et toute une partie de la pensée basculent dans le machinal. L'humain en nous se rétrécit comme une peau de chagrin. Camille n'est pas son sang, son œil, son rein, son cœur, qu'on peut remplacer ; elle n'est pas sa main ni sa pensée algorithmique. Mais alors qui aimons-nous ? Qui est le propriétaire de la main ? Qui vend et achète le sang ? Qui est l'homme enfin, s'il existe ? L'auteur pense que malgré l'immense extension du domaine de la science, il y a quelque chose en nous qui demeure irréductible et que la machine ne pourra pas assumer. Il nous apprendra qui est Camille dans un nouveau livre qui s'intitulera *Matière et personne*.

FERNAND BRUNNER.

ENRICO CASTELLI : *Simboli e Immagini. Studi di Filosofia dell'Arte Sacra*. Roma, Centro internazionale di studi umanistici, 1966, 68 p., orné de 41 planches.

On trouve ici, sous forme de planches commentées, les éléments d'une « phénoménologie de l'art sacré » (p. 15). L'auteur constate que les symboles religieux furent liés, jadis, à une vision du monde qui se fermait sur deux images, celle du paradis perdu et celle du paradis retrouvé (apocalypse). L'imprévu des événements journaliers se référait tout naturellement à ces limites exemplaires. Or la traduction d'une telle expérience par les moyens de la technique picturale se heurtait à de grandes difficultés, étant forcée d'exprimer l'inexprimable. La dimension intentionnelle des objets ordinairement perçus se doublait ainsi d'une dimension « meta-intentionnelle » (p. 20). Il s'agissait là d'un art non mythique, mais événementiel, non esthétique mais liturgique, et l'on sait que le châtiment suprême pouvait frapper, au Moyen Age, un peintre coupable d'avoir modifié l'œuvre, une fois achevée ; celle-ci était considérée comme sacrée « en elle-même » et, de ce fait, intouchable (p. 20-21). — Il n'en est que plus intéressant de rechercher, à travers l'explicite du tableau, les exigences inconscientes de l'artiste. « Il existe un Rorschach du projet pictural » (p. 24). C'est ainsi qu'une œuvre de Jean Pollak (mort en 1519) nous présente des démons qu'aucun des personnages de la scène n'est censé voir ; et que Jan Mostaert (1472-1555) agrandit monstrueusement la tête coupée de Jean-Baptiste pour symboliser à la fois l'immense voix qui parla par sa bouche et le silence du désert humain qui ne sut pas y répondre : *vox clamantis in deserto*. — Je ne saurais résumer ici les considérations de l'auteur sur les rapports du classique et du baroque. Avec ce dernier le formalisme fait place à l'expression d'une fécondité matricielle et jaillissante. C'est alors qu'on voit réapparaître le culte du « petit Jésus », parfois portant la Croix ou couché sur elle : la Nativité commande ainsi la Crucifixion et la Résurrection. — Qu'en est-il du surréalisme actuel ? Il ne se réfère plus aux dimensions du Mystère, et pourtant il se veut art sacré. Salvador Dali est un « inauthentique », un joueur. Il joue le jeu de celui qui ne croit à rien. Mais il le joue bien. C'est par une dissolution de l'ordinaire qu'il évoque le Transcendant. Accordons-lui que l'authenticité du sacré se révèle effectivement dans l'inauthenticité du profane. Son art n'en est pas moins un « art du refus » (p. 49). — On retrouve dans ces pages la manière

brève, discontinue de l'auteur du *Temps harcelant*, de l'*Enquête quotidienne* et du *Démoniaque dans l'art* (trad. franç. 1952, 1959). M. Castelli cherche moins la démonstration que la suggestion. Sous ce rapport, son dernier ouvrage est une réussite. Il pose des questions plus qu'il n'apporte des réponses. Mais ces questions sont de celles qui ne sauraient laisser en paix l'esprit du théologien, du philosophe et de l'historien.

RENÉ SCHAERER.

## GEORGES CANGUILHEM : *Le normal et le pathologique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 226 p.

Alors qu'il enseignait la philosophie, M. Georges Canguilhem fit des études de médecine dont le couronnement fut une thèse sur *Le normal et le pathologique*, parue en 1943. Cette thèse, ayant suscité un intérêt aussi vif chez les philosophes que chez les médecins, est heureusement rééditée aujourd'hui ; mais elle est enrichie aujourd'hui de *Nouvelles réflexions concernant le normal et le pathologique* (1963-1966, p. 171-217), portant sur les sujets suivants : *Du social au vital, Les normes organiques chez l'homme, Un nouveau concept en pathologie : l'erreur*. Ces dernières études sont empreintes de la même profondeur de pensée que *La connaissance de la vie*, dont nous avions indiqué tout l'intérêt. — Les dimensions imparties à ce compte rendu nous interdisent de suivre l'argumentation de l'auteur, mais en voici les principales articulations : L'état de santé se signalant par le fait que nous ne sentons pas fonctionner nos organismes, c'est donc la maladie et la pathologie qui ont attiré notre attention sur la manière dont ils fonctionnent. — Deux conceptions antithétiques s'opposent sur la nature de la maladie : elle est *ontologique et localisée* (par exemple, la théorie microbienne des maladies contagieuses : le microbe peut se voir même s'il faut recourir au truchement compliqué du microscope, des colorants et des cultures, par conséquent on a l'impression de pouvoir lutter contre la maladie puisque la cause est localisée). *Ou bien elle est dynamique et totalisante* (Hippocrate et Leriche) : la maladie n'est pas quelque part dans l'homme, mais elle est tout l'homme et elle est tout entière de lui. Mais les deux conceptions ont ceci de commun : elles voient dans la situation de l'être malade une situation polémique entre l'état de santé et la maladie. — Deux conceptions antithétiques s'opposent également sur les rapports entre normal et pathologique : pour les uns (Comte, Claude Bernard) il y a identité de nature entre les phénomènes normaux et pathologiques, la seule différence étant quantitative (*hypo* ou *hyper*, mais non pas *dys*)... Pour les autres (par exemple R. Leriche), la pathologie est une nouveauté physiologique, la maladie n'est pas la modification quantitative d'un phénomène physiologique ou normal, c'est un état authentiquement anormal ; d'autre part l'expérimentation sur les animaux n'est pas toujours indicatrice de ce qui se passera sur l'homme : « La production d'un symptôme, même majeur, chez le chien, ne signifie pas que nous ayons réalisé la maladie humaine. Celle-ci est toujours un ensemble. Ce qui la produit touche en nous, de si subtile façon, les ressorts ordinaires de la vie, que leurs réponses sont moins d'une physiologie déviée que d'une physiologie nouvelle où beaucoup de choses, accordées à un ton nouveau, ont des résonances inusitées » (p. 56). — Nous aimerions reproduire intégralement le passage suivant, tant il nous semble important : « Normal et pathologique n'ont aucun sens à l'échelle où l'objet biologique est décomposé en

équilibres colloïdaux et en solutions ionisées. Le physiologiste, en étudiant un état qu'il dit physiologique, le qualifie par là, même inconsciemment ; il tient cet état pour qualifié positivement par le vivant et pour le vivant. Or cet état physiologique qualifié n'est pas, en tant que tel, ce qui se prolonge, identiquement à soi, jusqu'à un autre état capable de prendre alors, inexplicablement, la qualité de morbide. — Certes on n'entend pas dire qu'une analyse des conditions ou des fonctions pathologiques ne livrera pas au chimiste et au physiologiste des résultats numériques pouvant être comparés avec des résultats numériques obtenus de façon constante au terme des mêmes analyses, concernant des fonctions correspondantes dites physiologiques. Mais on conteste que les termes *plus* et *moins*, lorsqu'ils entrent dans la définition du pathologique comme variation quantitative du normal, aient une signification quantitative pure » (p. 67). La maladie n'apparaît pas seulement en termes de plus ou de moins, mais en termes de dérèglement... Sans pouvoir suivre ici comme nous le voudrions tout le développement de la pensée de M. Canguilhem, nous sautons donc à la conclusion, en invitant notre lecteur à se plonger dans un ouvrage aussi captivant : La santé est un équilibre que l'homme sain rachète sur des ruptures inchoatives ; la menace de la maladie est un des constituants de la santé. — La fine analyse de M. Canguilhem a montré, en cours de route, combien la notion de normal est difficile à fixer : une étude a montré par exemple que des Noirs de Brazzaville avaient, sans troubles apparents, des hypoglycémies qui auraient été tenues pour graves, sinon mortelles, chez l'Européen. Où placer le taux normal de sucre pour l'homme ? On a pensé que l'indolence du Noir est en rapport avec son hypoglycémie. M. Canguilhem s'est alors demandé si le Noir n'a pas les moyens physiologiques à la mesure de la vie qu'il mène (p. 111). Comme confirmation à cette thèse, on pourrait citer ce mot d'un médecin américain, tenu vers 1929 : « Si nous restons en Chine assez longtemps, nous apprenons à accepter les choses et notre pression sanguine tombe. Les Chinois en Amérique apprennent la protestation et la non-acceptation et leur pression sanguine monte. » Supposer que Mao Tsé-toung a changé tout cela n'est pas ironiser, mais seulement appliquer la même méthode d'interprétation des phénomènes psychosociaux à d'autres données politiques et sociales » (p. 203). — De tels exemples montrent combien le normal est difficile à définir, ainsi que le souligne l'auteur dans son épilogue : « ... Sans doute, il fallait la témérité de la jeunesse pour se croire à la hauteur d'une étude de philosophie médicale sur les normes et le normal. La difficulté d'une telle entreprise fait trembler. Nous en avons conscience aujourd'hui en achevant ces quelques pages de reprise. A cet aveu, le lecteur mesurera combien, avec le temps, nous avons, conformément à notre discours sur les normes, réduit les nôtres » (p. 218). Mais le lecteur sera aussi profondément reconnaissant à M. Canguilhem d'avoir abordé le problème et de l'avoir traité avec tant de profondeur.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

## HARRY HOEFNAGELS : *La sociologie face aux problèmes sociaux.* Préface de Raymond Aron. Paris, Desclée De Brouwer, 1962, 240 p.

Les « problèmes sociaux » sont-ils l'objet de la « sociologie » ? La sociologie étudiant une réalité vivante a toujours éprouvé une grande difficulté à situer avec précision le lieu de son analyse. Avec le R. P. Hoefnagels, nous aurons à constater que, des éléments de l'enseignement de Durkheim, la sociologie n'a

pas retenu ce que ce dernier a dit de la question sociale. On doit relever que d'autres sociologues, comme Max Weber, ont évité même de s'étendre sur les « problèmes sociaux », en vertu d'une théorie de la vie sociale. C'est à partir d'une analyse des positions de Durkheim et de Weber que le R. P. Hoefnagels présente une critique de la sociologie, ou de sociologies ne rendant pas vraiment compte de la réalité sociale. Il est un fait que ni la sociologie de Durkheim, ni celle de Weber, n'ont tenu suffisamment compte des aspirations de l'homme, tendant à la recherche d'un certain idéal social, vers une justice. L'auteur a voulu essayer de dégager certains aspects du problème social avec ses luttes et finalement la démarche pour le sujet de l'histoire sociale, de trouver l'entente avec autrui, fin et moyen de la relation humaine. Sommes-nous actuellement en mesure d'aborder avec profit un tel complexe de questions ? On peut se le demander, car le révérend Père relèvera aussi dans sa conclusion qu'une Histoire sociale, cependant indispensable pour situer les problèmes, n'existe pas encore, et que l'on attend toujours de la sociologie qu'elle précise la nature du social.

HÉRALD CHÂTELAIN.

*Christian Education and Ecumenical Commitment*, numéro spécial de la revue *Risk*. Genève, COE, 1966/I, 128 p.

Ce numéro spécial de la revue du Département de Jeunesse du COE traduit une double préoccupation pédagogique des responsables du mouvement œcuménique. D'une part une préoccupation critique. La formation chrétienne — qui est en général confondue avec le seul catéchisme — n'est-elle pas excessivement confessionnelle ? L'analyse des catéchismes catholiques romains, luthériens et réformés en usage en France, préparée par un groupe de Taizé et publiée en conclusion, tendrait à le prouver. D'autre part une préoccupation créatrice. Ne serait-il pas urgent de donner une dimension œcuménique, nous dirions plus : universaliste, à l'initiation à la vie chrétienne des jeunes générations ? Pour répondre à cette deuxième question, un important matériel est reproduit. Tout d'abord le rapport d'une réunion qui étudia l'« Education chrétienne dans un âge œcuménique ». Puis, une série d'études historiques qui analysent le catéchisme tel qu'il était conçu au début de l'ère chrétienne, à la Réforme, sous l'influence du piétisme et de nos jours. Enfin quelques perspectives pour demain. Nous ne doutons pas que ces études provoqueront de nombreuses réactions et que le Département de Jeunesse du COE recevra, comme il le souhaite vivement, des commentaires avant la fin de cette année. Qu'on nous permette cependant de manifester quelques inquiétudes au sujet de l'orientation de ce travail. Premièrement, l'excessive présence anglo-saxonne, au détriment de la participation latine et du tiers monde, sans compter la surprenante absence orthodoxe. Ce qui explique sans doute que l'emphase soit donnée à une attaque en règle contre une soi-disante « intellectualisation » de l'éducation chrétienne ; et que l'on propose une très vague « vie dans la foi » comme panacée. Deuxièmement, il est curieux qu'on ne définisse jamais ce que l'on entend par « éducation chrétienne » — à moins que l'on se contente de l'affirmation : « L'éducation chrétienne est celle dont l'Eglise est responsable » ! Troisièmement, il est inquiétant que le mouvement œcuménique limite la préoccupation pédagogique au seul problème du catéchisme. Dans un monde et une époque en proie aux problèmes de l'éducation permanente, des adultes, de l'alphabétisation ou de la planification de l'éducation, cette « modestie » protestante a toutes les apparences d'une carence.

PIERRE FURTER.

## J. FANGMEIER : *Erziehung in Zeugenschaft.* Karl Barth und die Pädagogik. Zurich, EVZ Verlag, 1964, 716 p.

Dans cette énorme thèse, J. Fangmeier semble s'être exercé à toutes les variations possibles sur le thème : Karl Barth et l'éducation. Il y dépeint successivement Karl Barth comme écolier, comme étudiant, comme pasteur et catéchiste, comme professeur et enfin comme théologien et critique de la pédagogie. Le thème est repris inlassablement à chaque étape ou à chaque ouvrage important pour s'achever en apothéose par les deux cents dernières pages consacrées à la *Dogmatique*. Cette méthode, qui signale chaque détail, qui respecte chaque nuance, qui analyse chaque ligne d'une œuvre immense, n'aide malheureusement pas toujours le lecteur à pénétrer au cœur du sujet. A la fin d'une longue lecture, elle le laisse au milieu d'une foule de matériaux, souvent fort intéressants (par exemple les innombrables « excursus » où l'auteur analyse et critique les positions des éducateurs allemands ou suisses), sans lui donner pour autant le fil conducteur d'une compréhension synthétique de la position barthienne. Essayons néanmoins d'en tirer quelques conclusions. — L'impression majeure — malgré J. Fangmeier et ses 716 pages — c'est que ni l'école, ni la pédagogie et encore moins une « éducation chrétienne » ne sont au centre de la réflexion théologique de Karl Barth. Bien qu'il y eût un bref moment idyllique au début de sa carrière, Karl Barth manifeste un constant scepticisme à l'égard d'une « pédagogie chrétienne ». Il faut en chercher les raisons profondes dans son absence totale d'illusions ; ce que J. Fangmeier appelle à juste titre son humour et dont il montre l'importance paradoxale dans la pédagogie. Karl Barth ne se fait aucune illusion ni sur une possible innocence enfantine à préserver (p. 82), ni sur la religiosité juvénile qui pourrait servir de base à une pédagogie de la conversion (p. 248-249). Il ne voit aucun intérêt dans une préparation pédagogique à la foi et par conséquent il doute fort et avec de bonnes raisons d'une pédagogie du salut, d'une éducation à la foi, ou de toute autre technique scolaire qui convertirait à Jésus-Christ. Ce qui ne l'empêche pas par ailleurs de reconnaître que l'Eglise en général et les chrétiens en particulier *doivent* se préoccuper d'une éducation spécifiquement ecclésiastique pour vivre dans la foi. Pour transmettre et comprendre le témoignage, il faut passer par un moyen terme qui est pédagogique. En effet, le chrétien doit *apprendre* à écouter, *apprendre* à lire, *apprendre* à déchiffrer tous les appels que Dieu lui adresse à travers sa Parole. Par conséquent cette préoccupation pédagogique est légitime pour autant qu'elle n'ait aucune prétention à l'autonomie. Elle sera une « pédagogie filiale » (p. 565). C'est-à-dire une pédagogie modeste, limitée, obéissante. Il est même possible de la définir avec plus de précision encore comme étant un *enseignement* (et non une éducation *biblique*) — c'est-à-dire l'apprentissage de la lecture de la Bible ; *ecclésiastique* — c'est-à-dire l'initiation au passé et au présent de l'histoire du témoignage ; et *néotestamentaire* — c'est-à-dire une méditation de Jésus-Christ qui n'a jamais dédaigné de toujours apprendre. L'ouvrage s'achève par une importante bibliographie, des notes qui constituent à elles seules un autre livre et d'excellents index.

PIERRE FURTER.

Imprimerie La Concorde, Lausanne